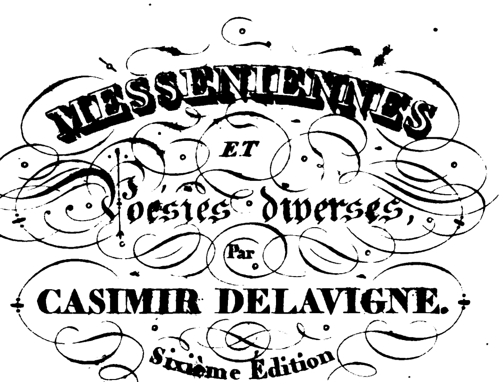



SIMMS & DINHAM
Manchester









Chez **LADVOCAT,** *Libraire.*

MDCCCXXIII.

MESSÉNIENNES

ET

POÉSIES DIVERSES,

PAR M. CASIMIR DELAVIGNE.

SIXIÈME ÉDITION.



A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES OEUVRES COMPLÈTES DE SHAKSPEARE, SCHILLER, BYRON, MILLEVOYE, ET DES CHEFS-D'OEUVRES DES THÉATRES ÉTRANGERS.

M DCCC XXIII.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

CETTE nouvelle édition des MESSÉNIENNES a été corrigée avec soin par l'auteur, et augmentée d'un poëme et de plusieurs pièces inédites, dont ses amis désiraient depuis long-temps l'impression.

L'enthousiasme avec lequel a été accueillie la muse nationale de M. Casimir Delavigne nous faisait presque une loi

de publier une édition de ses vers, qui fût digne du sujet et du poëte.

Nous espérons que celle que nous offrons aux nombreux admirateurs des MESSÉNIENNES, méritera leurs suffrages. Les presses de MM. Firmin Didot ont, depuis long-temps, acquis en quelque sorte le privilége de reproduire les ouvrages que le goût appelle dans les belles bibliothèques. Les vignettes qui ornent notre quatrième édition des OEUVRES COMPLÈTES DE LORD BYRON, nous étaient un garant du talent de M. Godefroy. Nous n'avons donc pas hésité de confier à son burin les dessins de M. Déveria, dont on connaît la grace et l'heureuse facilité. Nous n'avons enfin rien négligé

pour justifier l'approbation dont le public daigne depuis long-temps accueillir nos entreprises.

LADVOCAT.

Paris, ce 10 décembre 1822.

ENVOI

DES MESSÉNIENNES

A MADAME ***.

Les voilà ces chants funéraires,
Faible tribut de ma douleur :
Lisez ; le trépas de nos frères
Pour vous, du moins, fut un malheur.

Aux beaux jours de notre vaillance
Leurs noms immortels sont liés,

Ils revivront, chers à la France,
Et mes vers seront oubliés.

La jeunesse ira d'âge en âge,
Parcourant des champs meurtriers,
Visiter en pèlerinage
Les mânes de nos vieux guerriers.

Alors paraîtront à sa vue
Leurs glaives par le temps rongés,
Leurs os brisés par la charrue....
Alors nous les aurons vengés.

On verra la France animée,
D'un souvenir triste et pieux,
Combattre et vaincre aux mêmes lieux,
Pour ensevelir son armée.

Leur cendre vole au gré du vent,
Dans ces champs témoins de leur gloire;
Mais notre courage et l'histoire
Se chargent de leur monument.



LIVRE PREMIER.

MESSÉNIENNES.

PREMIÈRE
MESSÉNIENNE.

. . . . « J'ai préféré la forme de l'élégie,
« que des auteurs très-anciens ont souvent choisie pour
« retracer les malheurs des nations. C'est ainsi que Tyrtée,
« dans ses élégies, avait décrit en partie les guerres des
« Lacédémoniens et des Messéniens; Callinus, celles qui de
« son temps affligèrent l'Ionie; Mimnerme, la bataille que
« les Smyrnéens livrèrent à Gygès, roi de Lydie. »

(ANACHARSIS, ch. XL, p. 34.)

Tout le monde a lu, dans le Voyage d'Anacharsis, les élégies sur les malheurs de la Messénie; j'ai cru pouvoir emprunter à Barthélemy le titre de MESSÉNIENNES, pour qualifier un genre de poésies nationales qu'on n'a pas encore essayé d'introduire dans notre littérature.



Déveria del. Mauduit sc.

1.re MESSÉNIENNE.

« CACHEZ CE LAMBEAU TRICOLORE
C'EST SA VOIX : IL ABORDE ET LA FRANCE EST A LUI

PREMIÈRE MESSÉNIENNE.

LA BATAILLE DE WATERLOO[1].

Ils ne sont plus, laissez en paix leur cendre;
Par d'injustes clameurs ces braves outragés,
A se justifier n'ont pas voulu descendre;
Mais un seul jour les a vengés:
Ils sont tous morts pour vous défendre.

(1) Cette élégie fut composée au mois de juillet 1815.

Malheur à vous si vos yeux inhumains
N'ont point de pleurs pour la patrie!
Sans force contre vos chagrins,
Contre le mal commun votre ame est aguerrie,
Tremblez; la mort peut-être étend sur vous ses mains!

Que dis-je? quel Français n'a répandu des larmes
Sur nos défenseurs expirants?
Prêt à revoir les rois qu'il regretta vingt ans,
Quel vieillard n'a rougi du malheur de nos armes?
En pleurant ces guerriers par le destin trahis,
Quel vieillard n'a senti s'éveiller dans son ame
Quelque reste assoupi de cette antique flamme
Qui l'embrasait pour son pays!

Que de leçons, grand Dieu! que d'horribles images
L'histoire d'un seul jour présente aux yeux des rois!

Clio, sans que la plume échappe de ses doigts,

Pourra-t-elle en tracer les pages?

Cachez moi ces soldats sous le nombre accablés,

Domptés par la fatigue, écrasés par la foudre,

Ces membres palpitants dispersés sur la poudre,

Ces cadavres amoncelés!

Éloignez de mes yeux ce monument funeste

De la fureur des nations:

O mort! épargne ce qui reste.

Varus! rends-nous nos légions!

Les coursiers frappés d'épouvante,

Les chefs et les soldats épars,

Nos aigles et nos étendards

Souillés d'une fange sanglante,

Insultés par les léopards,

Les blessés mourant sur les chars,
Tout se presse sans ordre, et la foule incertaine,
Qui se tourmente en vains efforts,
S'agite, se heurte, se traîne;
Et laisse après soi dans la plaine,
Du sang, des débris et des morts.

Parmi des tourbillons de flamme et de fumée,
O douleur! quel spectacle à mes yeux vient s'offrir?
Le bataillon sacré, seul devant une armée,
S'arrête pour mourir.
C'est en vain que, surpris d'une vertu si rare,
Les vainqueurs dans leurs mains retiennent le trépas;
Fier de le conquérir, il court, il s'en empare:
LA GARDE, avait-il dit, MEURT ET NE SE REND PAS.

On dit qu'en les voyant couchés sur la poussière,

D'un respect douloureux frappé par tant d'exploits,
L'ennemi, l'œil fixé sur leur face guerrière,
Les regarda sans peur pour la première fois.

Les voilà ces héros si long-temps invincibles!
Ils menacent encor les vainqueurs étonnés!
Glacés par le trépas, que leurs yeux sont terribles!
Que de hauts faits écrits sur leurs fronts sillonnés!
Ils ont bravé les feux du soleil d'Italie,
De la Castille ils ont franchi les monts;
Et le Nord les a vus marcher sur les glaçons
Dont l'éternel rempart protège la Russie.
Ils avaient tout dompté....Le destin des combats
Leur devait, après tant de gloire,
Ce qu'aux Français naguère il ne refusait pas:
Le bonheur de mourir dans un jour de victoire.

Ah! ne les pleurons pas! sur leurs fronts triomphants

La palme de l'honneur n'a pas été flétrie;
Pleurons sur nous, Français, pleurons sur la patrie :
L'orgueil et l'intérêt divisent ses enfants.
Quel siècle en trahisons fut jamais plus fertile?
L'amour du bien commun de tous les cœurs s'exile :
La timide amitié n'a plus d'épanchements;
On s'évite, on se craint; la foi n'a plus d'asile,
Et s'enfuit d'épouvante au bruit de nos serments.

O vertige fatal! déplorables querelles
Qui livrent nos foyers au fer de l'étranger!
Le glaive étincelant dans nos mains infidèles,
Ensanglante le sein qu'il devrait protéger.

L'ennemi cependant renverse les murailles
De nos forts et de nos cités;
La foudre tonne encor, au mépris des traités.

L'incendie et les funérailles
Épouvantent encor nos hameaux dévastés;
D'avides proconsuls dévorent nos provinces;
Et, sous l'écharpe blanche, ou sous les trois couleurs,
Les Français, disputant pour le choix de leurs princes,
Détrônent des drapeaux et proscrivent des fleurs.

Des soldats de la Germanie
J'ai vu les coursiers vagabonds
Dans nos jardins pompeux errer sur les gazons,
Parmi ces demi-dieux qu'enfanta le génie.
J'ai vu des bataillons, des tentes et des chars,
Et l'appareil d'un camp dans le temple des arts.
Faut-il, muets témoins, dévorer tant d'outrages?
Faut-il que le Français, l'olivier dans la main,
Reste insensible et froid comme ces dieux d'airain
Dont ils insultent les images?

Nous devons tous nos maux à ces divisions
Que nourrit notre intolérance.
Il est temps d'immoler au bonheur de la France
Cet orgueil ombrageux de nos opinions.
Étouffons le flambeau des guerres intestines.
Soldats, le ciel prononce, il relève les lis :
Adoptez les couleurs du héros de Bovines,
En donnant une larme aux drapeaux d'Austerlitz.

France, réveille-toi! qu'un courroux unanime
Enfante des guerriers autour du souverain!
Divisés, désarmés, le vainqueur nous opprime :
Présentons-lui la paix, les armes à la main.

Et vous, peuples si fiers du trépas de nos braves,
Vous, les témoins de notre deuil,
Ne croyez pas, dans votre orgueil,

Que, pour être vaincus, les Français soient esclaves.
Gardez-vous d'irriter nos vengeurs à venir;
Peut-être que le Ciel, lassé de nous punir,
Seconderait notre courage;
Et qu'un autre Germanicus
Irait demander compte aux Germains d'un autre âge
De la défaite de Varus.



SECONDE
MESSÉNIENNE.



SECONDE MESSÉNIENNE.

LA DÉVASTATION DU MUSÉE ET DES MONUMENTS.

La sainte vérité qui m'échauffe et m'inspire,
Écarte et foule aux pieds les voiles imposteurs:
Ma muse de nos maux flétrira les auteurs,
Dussé-je voir briser ma lyre
Par le glaive insolent de nos libérateurs.

Où vont ces chars pesants conduits par leurs cohortes ?
Sous les voûtes du Louvre ils marchent à pas lents :
Ils s'arrêtent devant ses portes ;
Viennent-ils lui ravir ses sacrés ornements ?

Muses, penchez vos têtes abattues :
Du siècle de Léon les chefs-d'œuvre divins
Sous un ciel sans clarté suivront les froids Germains ;
Les vaisseaux d'Albion attendent nos statues.
Des profanateurs inhumains
Vont-ils anéantir tant de veilles savantes ?
Porteront-ils le fer sur les toiles vivantes,
Que Raphaël anima de ses mains ?

Dieu du jour, Dieu des vers, ils brisent ton image.
C'en est fait : la victoire et la divinité
Ne couronnent plus ton visage

D'une double immortalité.

C'en est fait: loin de toi jette un arc inutile.
Non, tu n'inspiras point le vieux chantre d'Achille;
Non, tu n'es pas le dieu qui vengea les neuf sœurs
Des fureurs d'un monstre sauvage,
Toi qui n'as pas un trait pour venger ton outrage
Et terrasser tes ravisseurs.

Le deuil est aux bosquets de Gnide
Muet, pâle et le front baissé,
L'amour, que la guerre intimide,
Éteint son flambeau renversé.

Des graces la troupe légère
L'interroge sur ses douleurs:
Il leur dit, en versant des pleurs:
« J'ai vu Mars outrager ma mère (1). »

(1) La Vénus de Médicis.

Je crois entendre encor les clameurs des soldats
Entraînant la jeune immortelle:
Le fer a mutilé ses membres délicats;
Hélas! elle semblait, et plus chaste et plus belle,
Cacher sa honte entre leurs bras.
Dans un fort pris d'assaut telle une vierge en larmes,
Aux yeux des forcenés dont l'insolente ardeur
Déchira les tissus qui dérobaient ses charmes,
Se voile encor de sa pudeur.

Adieu, débris fameux de Grèce et d'Ausonie,
Et vous, tableaux errants de climats en climats;
Adieu, Corrége, Albane, immortel Phidias;
Adieu, les arts et le génie!

Noble France, pardonne! A tes pompeux travaux,
Aux Pujet, aux Lebrun, ma douleur fait injure.

David a ramené son siècle à la Nature :
Parmi ses nourrissons il compte des rivaux....
Laissons-la s'élever cette école nouvelle !
Le laurier de David de lauriers entouré,
Fier de ses rejetons, enfante un bois sacré
Qui protége les arts de son ombre éternelle.

Le marbre animé parle aux yeux :
Une autre Vénus plus féconde,
Près d'Hercule victorieux
Étend son flambeau sur le monde.
Ajax, de son pied furieux,
Insulte au flot qui se retire ;
L'œil superbe, un bras dans les cieux,
Il s'élance, et je l'entends dire :
« J'échapperai malgré les dieux. »

Mais quels monceaux de morts ! que de spectres livides !

Ils tombent dans Jaffa ces vieux soldats français
Qui réveillaient nàguère, au bruit de leurs succès,
Les siècles entassés au fond des Pyramides.
Ah! fuyons ces bords meurtriers!
D'où te vient, Austerlitz, l'éclat qui t'environne?
Qui dois-je couronner du peintre ou des guerriers?
Les guerriers et le peintre ont droit à la couronne.

Des chefs-d'œuvre français naissent de toutes parts;
Ils surprennent mon cœur à d'invincibles charmes:
Au déluge, en tremblant, j'applaudis par mes larmes
Didon enchante mes regards;
Versant sur un beau corps sa clarté caressante,
A travers le feuillage un faible et doux rayon
Porte les baisers d'une amante
Sur les lèvres d'Endymion;

De son flambeau vengeur Némésis m'épouvante!
Je frémis avec Phèdre, et n'ose interroger
L'accusé dédaigneux qui semble la juger.
Je vois Léonidas.. O courage! ô patrie!
Trois cents héros sont morts dans ce détroit fameux;
Trois cents! quel souvenir!..Je pleure...et je m'écrie:
Dix-huit mille Français ont expiré comme eux!

Oui: j'en suis fier encor: ma patrie est l'asile,
Elle est le temple des beaux-arts:
A l'ombre de nos étendards,
Ils reviendront ces Dieux que la fortune exile.

L'étranger qui nous trompe, écrase impunément
La justice et la foi sous le glaive étouffées:
Il ternit pour jamais sa splendeur d'un moment.

Il triomphe en barbare et brise nos trophées :
Que cet orgueil est misérable et vain !
Croit-il anéantir tous nos titres de gloire ?
On peut les effacer sur le marbre ou l'airain ;
Qui les effacera du livre de l'histoire ?

Ah ! tant que le soleil luira sur vos états,
Il en doit éclairer d'impérissables marques.
Comment disparaîtront, ô superbes monarques,
Ces champs où les lauriers croissaient pour nos soldats ?
Allez, détruisez donc tant de cités royales,
Dont les clefs d'or suivaient nos pompes triomphales;
Comblez ces fleuves écumants
Qui nous ont opposé d'impuissantes barrières ;
Applanissez ces monts dont les rochers fumants
Tremblaient sous nos foudres guerrières.

Voilà nos monuments: c'est là que nos exploits
Redoutent peu l'orgueil d'une injuste victoire:
Le fer, le feu, le temps plus puissant que les rois
Ne peut rien contre leur mémoire.



TROISIÈME
MESSÉNIENNE.

TROISIÈME MESSÉNIENNE.

DU BESOIN DE S'UNIR APRÈS LE DÉPART DES ÉTRANGERS.

O toi que l'univers adore,
O toi que maudit l'univers,
Fortune, dont la main, du couchant à l'aurore,
Dispense les lauriers, les sceptres et les fers,
Ton aveugle courroux nous garde-t-il encore
Des triomphes et des revers?

Nos malheurs trop fameux proclament ta puissance :
Tes jeux furent sanglants dans notre belle France :
Le peuple mieux instruit, mais trop fier de ses droits,
Sur les débris du trône établit son empire,
Poussa la liberté jusqu'au mépris des lois,
Et la raison jusqu'au délire.

Bientôt au premier rang porté par ses exploits,
Un roi nouveau brisa d'un sceptre despotique
Les faisceaux de la République,
Tout dégouttants du sang des rois.

Pour affermir son trône, il lassa la victoire,
D'un peuple généreux prodigua la valeur;
L'Europe qu'il bravait a fléchi sous sa gloire :
Elle insulte à notre malheur.
C'est qu'ils ne vivent plus que dans notre mémoire.

Ces guerriers dont le Nord a moissonné la fleur.

O désastre! ô pitié! jour à jamais célèbre,

Où ce cri s'éleva dans la patrie en deuil :

Ils sont morts, et Moscow fut le flambeau funèbre

Qui prêta ses clartés à leur vaste cercueil.

Ces règnes passagers, et les chûtes soudaines

De ces trônes d'un jour l'un sur l'autre croulants,

Ont laissé des levains de discorde et de haines

Dans nos esprits plus turbulents.

Cessant de comprimer la fièvre qui l'agite,

Le fier républicain, sourd aux leçons du temps,

Appelle avec fureur, dans ses rêves ardents,

Une liberté sans limite;

Mais cette liberté fut féconde en forfaits :

Cet océan trompeur qui n'a point de rivages,

N'est connu jusqu'à nous que par de grands naufrages
Dans les annales des Français.

« Que nos maux, direz-vous, nous soient du moins utiles :
« Opposons une digue aux tempêtes civiles ;
« Que deux pouvoirs rivaux, l'un émané des rois,
« L'autre sorti du peuple et garant de ses droits,
« Libres et dépendants, offrent au rang suprême
« Un rempart contre nous, un frein contre lui-même. »

Vainement la raison vous dicte ces discours ;
L'égoïsme et l'orgueil sont aveugles et sourds :
Cet amant du passé, que le présent irrite,
Jaloux de voir ses rois d'entraves dégagés,
Le front baissé, se précipite
Sous la verge des préjugés.

Quoi! toujours des partis proclamés légitimes,
Tant qu'ils règnent sur nos débris,
L'un par l'autre abattus, proscrivant ou proscrits,
Tour-à-tour tyrans ou victimes!

Empire malheureux, voilà donc ton destin!...
Français, ne dites plus : « La France nous est chère » ;
Elle désavouerait votre amour inhumain.
Cessez, enfants ingrats, d'embrasser votre mère,
Pour vous étouffer dans son sein.
Contre ses ennemis tournez votre courage ;
Au conseil des vainqueurs son sort est agité :
Ces rois qui l'encensaient fiers de leur esclavage,
Vont lui vendre la liberté.

Non, ce n'est pas en vain que sa voix nous appelle;
Et, s'ils ont prétendu, par d'infâmes traités,

Imprimer sur nos fronts une tache éternelle;
Si de leur doigt superbe ils marquent les cités,
Que veut se partager une ligue infidèle;
Si la foi des serments n'est qu'un garant trompeur;
Si le glaive à la main l'iniquité l'emporte;
Si la France n'est plus, si la patrie est morte,
Mourons tous avec elle, ou rendons-lui l'honneur.

Qu'entends-je, et d'où vient cette ivresse
Qui semble croître dans son cours?
Quels chants, quels transports d'allégresse!
Quel bruyant et nombreux concours!
De nos soldats la foule au loin se presse,
D'une nouvelle ardeur leurs yeux sont embrasés;
Plus d'Anglais parmi nous! Plus de joug! Plus d'entraves!
Levez plus fièrement vos fronts cicatrisés....
Oui, l'étranger s'éloigne; oui, vos fers sont brisés.

Soldats, vous n'êtes plus esclaves!

Reprends ton orgueil,
Ma noble patrie;
Quitte enfin ton deuil,
Liberté chérie;
Liberté, patrie,
Sortez du cercueil!....

D'un vainqueur insolent méprisons les injures;
Riches des étendards conquis sur nos rivaux,
Nous pouvons à leurs yeux dérober nos blessures,
En les cachant sous leurs drapeaux.

Voulons-nous enchaîner leurs fureurs impuissantes?
Soyons unis, Français; nous ne les verrons plus
Nous dicter d'Albion les décrets absolus,

Arborer sur nos tours ses couleurs menaçantes.
Nous ne les verrons plus, le front ceint de lauriers,
Troublant de leur aspect les fêtes du génie,
Chez Melpomène et Polymnie
Usurper une place où siégeaient nos guerriers.
Nous ne les verrons plus nous accorder par grace
Une part des trésors flottants sur nos sillons.
Soyons unis, jamais leurs bataillons
De nos champs envahis ne couvriront la face:
La France dans son sein ne les peut endurer,
Et ne les recevrait que pour les dévorer.

Ah! ne l'oublions pas; naguère dans ces plaines,
Où le sort nous abandonna,
Nous n'avions pas porté des ames moins romaines,
Qu'aux champs de Rivoli, de Fleurus, d'Iéna;
Mais nos divisions nous y forgeaient des chaînes.

Effrayante leçon qui doit unir nos cœurs

Par des liens indestructibles !

Le courage fait des vainqueurs,

La concorde, des invincibles.

Henri, divin Henri, toi qui fus grand et bon,

Qui chassas l'Espagnol et finis nos misères,

Les partis sont d'accord en prononçant ton nom;

Henri, de tes enfants fais un peuple de frères.

Ton image déja semble nous protéger;

Tu renais; avec toi renaît l'indépendance:

O roi le plus Français dont s'honore la France,

Il est dans ton destin de voir fuir l'étranger!

Et toi, son digne fils, après vingt ans d'orage,

Règne sur des sujets par toi-même ennoblis.

Leurs droits sont consacrés dans ton plus bel ouvrage

Oui, ce grand monument, affermi d'âge en âge,
Doit couvrir de son ombre et le peuple et les lis.
Il est des opprimés l'asyle impérissable,
La terreur du tyran, du ministre coupable,
Le temple de nos libertés.
Que la France prospère en tes mains magnanimes;
Que tes jours soient sereins, tes décrets respectés,
Toi, qui proclames ces maximes:
O rois, pour commander, obéissez aux lois;
Peuple, en obéissant, sois libre sous tes rois!



QUATRIÈME

MESSÉNIENNE.

QUATRIÈME MESSÉNIENNE.

LA VIE DE JEANNE D'ARC.

Un jour que l'Océan gonflé par la tempête,
Réunissant les eaux de ses fleuves divers,
Fier de tout envahir, marchait à la conquête
De ce vaste univers;
Une voix s'éleva du milieu des orages,
Et Dieu, de tant d'audace invisible témoin,

Dit aux flots étonnés : « Mourez sur ces rivages,
« Vous n'irez pas plus loin. »

Ainsi, quand tourmentés d'une impuissante rage,
Les soldats de Bedford, grossis par leurs succès,
Menaçaient d'un prochain naufrage
Le royaume et le nom français;
Une femme, arrêtant ces bandes formidables,
Se montra dans nos champs de leur foule inondés;
Et ce torrent vainqueur expira dans les sables
Que naguère il couvrait de ses flots débordés.

Une femme paraît; une vierge, un héros.
Elle arrache son maître aux langueurs du repos.
La France qui gémit se réveille avec peine,
Voit son trône abattu, voit ses champs dévastés,
Se lève en secouant sa chaîne,

Et rassemble à ce bruit ses enfants irrités.

Qui t'inspira, jeune et faible bergère,
D'abandonner la houlette légère
Et les tissus commencés par ta main?
Ta sainte ardeur n'a pas été trompée;
Mais quel pouvoir brise sous ton épée
Les cimiers d'or et les casques d'airain?

L'aube du jour voit briller ton armure,
L'acier pesant couvre ta chevelure,
Et des combats tu cours braver le sort;
Qui t'inspira de quitter ton vieux père,
De préférer aux baisers de ta mère,
L'horreur des camps, le carnage et la mort?

C'est Dieu qui l'a voulu, c'est le dieu des armées,

Qui regarde en pitié les pleurs des malheureux;
C'est lui qui délivra nos tribus opprimées
Sous le poids d'un joug rigoureux;
C'est lui, c'est l'Éternel, c'est le dieu des armées!

L'ange exterminateur bénit ton étendard;
Il mit dans tes accents un son mâle et terrible,
La force dans ton bras, la mort dans ton regard;
Et dit à la brebis paisible:
Va déchirer le léopard.

Richemont, la Hire, Xaintrailles,
Dunois, et vous, preux chevaliers,
Suivez ses pas dans les batailles;
Couvrez-la de vos boucliers,
Couvrez-la de votre vaillance;
Soldats, c'est l'espoir de la France
Que votre roi vous a commis.

Marchez quand sa voix vous appelle,
Car la victoire est avec elle;
La fuite, avec ses ennemis.

Apprenez d'une femme à forcer des murailles,
A gravir leurs débris sous des feux dévorants,
A terrasser l'Anglais, à porter dans ses rangs
Un bras fécond en funérailles!

Honneur à ses hauts faits! guerriers, honneur à vous!
Chante, heureuse Orléans, les vengeurs de la France,
Chante ta délivrance:
Les assaillants nombreux, sont tombés sous leurs coups.
Que sont-ils devenus ces conquérants sauvages
Devant le fer vainqueur qui combattait pour nous?...
Ce que deviennent des nuages
D'insectes dévorants dans les airs rassemblés,
Quand un noir tourbillon élancé des montagnes

Disperse en tournoyant ces bataillons ailés,
Et fait pleuvoir sur nos campagnes
Leurs cadavres amoncelés.

Aux yeux d'un ennemi superbe
Le lis a repris ses couleurs;
Ses longs rameaux courbés sous l'herbe
Se relèvent couverts de fleurs.
Jeanne au front de son maître a posé la couronne.
A l'attrait des plaisirs qui retiennent ses pas
La noble fille l'abandonne:
Délices de la cour, vous n'enchaînerez pas
L'ardeur d'une vertu si pure;
Des armes, voilà sa parure,
Et ses plaisirs sont les combats.

Ainsi tout prospérait à son jeune courage.

Dieu conduisit deux ans ce merveilleux ouvrage.
Il se plut à récompenser
Pour la France et ses rois son amour idolâtre.
Deux ans il la soutint sur ce brillant théâtre,
Pour apprendre aux Anglais, qu'il voulait abaisser,
Que la France jamais ne périt tout entière;
Que, son dernier vengeur fût-il dans la poussière,
Les femmes, au besoin, pourraient les en chasser.



CINQUIÈME MESSÉNIENNE.



Dessiné par Devéria. Gravé par Adn. Godefroy.

CINQUIÈME MESSÉNIENNE.

LA MORT DE JEANNE D'ARC.

Silence au camp! la vierge est prisonnière;
Par un injuste arrêt Bedfort croit la flétrir :
Jeune encore, elle touche à son heure dernière....
Silence au camp! la vierge va périr.

Des pontifes divins, vendus à la puissance,
Sous les subtilités des dogmes ténébreux

Ont accablé son innocence.
Les Anglais commandaient ce sacrifice affreux:
Un prêtre en cheveux blancs ordonna le supplice;
Et c'est au nom d'un dieu par lui calomnié,
D'un dieu de vérité, d'amour et de justice,
Qu'un prêtre fut perfide, injuste et sans pitié.

Dieu, quand ton jour viendra, quel sera le partage
Des pontifes persécuteurs?
Oseront-ils prétendre au céleste héritage
De l'innocent dont ils ont bu les pleurs?
Ils seront rejetés, ces pieux imposteurs,
Qui font servir ton nom de complice à leur rage,
Et t'offrent pour encens la vapeur du carnage.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers?
Pour qui ces torches qu'on excite?

L'airain sacré tremble et s'agite...
D'où vient ce bruit lugubre? où courent ces guerriers
Dont la foule à longs flots roule et se précipite?

La joie éclate sur leurs traits,
Sans doute l'honneur les enflamme;
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais :
Non, ces guerriers sont des Anglais
Qui vont voir mourir une femme.

Qu'ils sont nobles dans leurs courroux!
Qu'il est beau d'insulter un bras chargé d'entraves!
La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves :
Qu'elle meure; elle a contre nous
Des esprits infernaux suscité la magie...
Lâches! que lui reprochez-vous?
D'un courage inspiré la brûlante énergie,

L'amour du nom français, le mépris du danger,
Voilà sa magie et ses charmes;
En faut-il d'autres que des armes
Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger?

Du Christ avec ardeur Jeanne baisait l'image;
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents:
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.
Tranquille elle y monta; quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déja prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,
Et se prit à pleurer.

Ah! pleure, fille infortunée!
Ta jeunesse va se flétrir

Dans sa fleur trop tôt moissonnée!
Adieu, beau ciel, il faut mourir.

Ainsi qu'une source affaiblie,
Près du lieu même où naît son cours,
Meurt en prodiguant ses secours
Au berger qui passe et l'oublie;

Ainsi, dans l'âge des amours,
Finit ta chaste destinée,
Et tu péris abandonnée
Par ceux dont tu sauvas les jours.

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs,
Et ta chaumière et tes compagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.

Chevaliers, parmi vous qui combattra pour elle ?
N'osez-vous entreprendre une cause si belle ?
Quoi ! vous restez muets ! aucun ne sort des rangs !
Aucun pour la sauver ne descend dans la lice !
Puisqu'un forfait si noir les trouve indifférents,
Tonnez, confondez l'injustice,
Cieux, obscurcissez-vous de nuages épais ;
Éteignez sous leurs flots les feux du sacrifice,
Ou guidez au lieu du supplice,
A défaut du tonnerre, un chevalier français.

Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance....
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé ;
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encor menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi-consumé.

Pourquoi reculer d'épouvante,
Anglais? son bras est désarmé.
La flamme l'environne, et sa voix expirante
Murmure encore: ô France! ô mon roi bien-aimé!
Que faisait-il ce roi? Plongé dans la mollesse,
Tandis que le malheur réclamait son appui,
L'ingrat, il oubliait, aux pieds d'une maîtresse,
La vierge qui mourait pour lui!

Ah! qu'une page si funeste
De ce règne victorieux,
Pour n'en pas obscurcir le reste,
S'efface sous les pleurs qui tombent de nos yeux!
Qu'un monument s'élève aux lieux de ta naissance,
O toi, qui des vainqueurs renversas les projets!
La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive reconnaissance;

Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès :
Puissent croître avec eux ta gloire et sa puissance!

Que sur l'airain funèbre on grave des combats,
Des étendards anglais fuyant devant tes pas,
Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes.
Venez, jeunes beautés; venez, braves soldats;
Semez sur son tombeau les lauriers et les roses!
Qu'un jour le voyageur, en parcourant ces bois,
Cueille un rameau sacré, l'y dépose et s'écrie :
« A celle qui sauva le trône et la patrie,
Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits! »

Notre armée au cercueil eut mon premier hommage;
Mon luth chante aujourd'hui les vertus d'un autre âge :
Ai-je trop présumé de ses faibles accents?
Pour célébrer tant de vaillance,

Sans doute il n'a rendu que des sons impuissants;
Mais, poète et Français, j'aime à vanter la France.
Qu'elle accepte en tribut de périssables fleurs.
Malheureux de ses maux, et fier de ses victoires,
Je dépose à ses pieds ma joie ou mes douleurs:
J'ai des chants pour toutes ses gloires,
Des larmes pour tous ses malheurs.



SIXIÈME

MESSÉNIENNE.



Dessiné par Devéria. Gravé par Adn. Godefroy.

SIXIÈME MESSÉNIENNE.

LE JEUNE DIACRE,

OU

LA GRÈCE CHRÉTIENNE.

A M. POUQUEVILLE*.

De Messène au cercueil fille auguste et plaintive,
Muse des grands revers et des nobles douleurs,

* Ce récit, dont le fonds est véritable, appartient au Voyage de M. Pouqueville. Il est simple et touchant dans sa prose, et le lecteur y trouvera peut-être quelque charme, s'il n'a pas trop perdu dans mes vers.

Désertant ton berceau, tu pleuras nos malheurs;
Comme la Grèce alors la France était captive....
De Messène au cercueil fille auguste et plaintive,
Reviens sur ton berceau, reviens verser des pleurs.

Entre le mont Évan et le cap de Ténare,
La mer baigne les murs de la triste Coron;
Coron, nom malheureux, nom moderne et barbare,
Et qui de Colonis détrôna le beau nom.
Les Grecs ont tout perdu : la langue de Platon,
La palme des combats, les arts et leurs merveilles,
Tout, jusqu'aux noms divins qui charmaient nos oreilles.

Ces murs, battus des eaux, à demi renversés
Par le choc des boulets que Venise a lancés,
C'est Coron. Le croissant en dépeupla l'enceinte;
Le Turc y règne en paix au milieu des tombeaux.

Voyez-vous ces turbans errer sur les créneaux?
Du profane étendard, qui chassa la croix sainte,
Voyez-vous, sur les tours, flotter les crins mouvants?
Entendez-vous, de loin, la voix de l'infidèle,
Qui se mêle au bruit sourd de la mer et des vents?
Il veille, et le mousquet dans ses mains étincelle.

Au bord de l'horizon le soleil suspendu,
Regarde cette plage, autrefois florissante,
Comme un amant en deuil, qui pleurant son amante
Cherche encor dans ses traits l'éclat qu'ils ont perdu,
Et trouve, après la mort, sa beauté plus touchante.
Que cet astre, à regret, s'arrache à ses amours!
Que la brise du soir est douce et parfumée!
Que des feux d'un beau jour la mer brille enflammée!...
Mais pour un peuple esclave il n'est plus de beaux jours.

Qu'entends-je? C'est le bruit de deux rames pareilles,

Ensemble s'élevant, tombant d'un même effort,
Qui de leur chute égale ont frappé mes oreilles.
Assis dans un esquif, l'œil tourné vers le bord,
Un jeune homme, un chrétien, glisse sur l'onde amère.
Il remplit dans le temple un humble ministère :
Ses soins parent l'autel ; debout sur les degrés,
Il fait fumer l'encens, répond aux mots sacrés,
Et présente le vin durant le saint mystère.

Les rames de sa main s'échappent à la fois ;
Un luth, qui les remplace, a frémi sous ses doigts.
Il chante... Ainsi chantaient David et les prophètes,
Ainsi, troublant le cœur des pâles matelots,
Un cri sinistre et doux retentit sur les flots,
Quand l'Alcyon gémit, au milieu des tempêtes :

« Beaux lieux, où je n'ose m'asseoir,

« Pour vous chanter dans ma nacelle
« Au bruit des vagues, chaque soir,
« J'accorde ma lyre fidèle;
« Et je pleure sur nos revers,
« Comme les Hébreux dans les fers,
« Quand Sion descendit du trône,
« Pleuraient au pied des saules verts,
« Près les fleuves de Babylone.

« Mais dans les fers, seigneur, ils pouvaient t'adorer;
« Du tombeau de leur père ils parlaient sans alarmes;
« Souffrant ensemble, ensemble ils pouvaient espérer:
« Il leur était permis de confondre leurs larmes:
« Et je m'exile pour pleurer.

« Le ministre de ta colère
« Prive la veuve et l'orphelin

« Du dernier vêtement de lin
« Qui sert de voile à leur misère.
« De leurs mains il reprend encor,
« Comme un vol fait à son trésor,
« Un épi glané dans nos plaines;
« Et nous ne buvons qu'à prix d'or
« L'eau qui coule de nos fontaines.

« De l'or! ils l'ont ravi sur nos autels en deuil;
« Ils ont brisé des morts la pierre sépulcrale,
« Et de la jeune épouse écartant le linceuil,
« Arraché de son doigt la bague nuptiale
« Qu'elle emporta dans le cercueil.

« O nature, ta voix si chère
« S'éteint dans l'horreur du danger;
« Sans accourir pour le venger,

« Le frère voit frapper son frère;
« Aux tyrans, qu'il n'attendait pas,
« Le vieillard livre le repas
« Qu'il a dressé pour sa famille;
« Et la mère, au bruit de leurs pas,
« Maudit la beauté de sa fille.

« Le lévite est en proie à leur férocité;
« Ils flétrissent la fleur de son adolescence,
« Ou, si d'un saint courroux son cœur s'est révolté,
« Chaste victime, il tombe avec son innocence
« Sous le bâton ensanglanté.

« Les rois, quand il faut nous défendre,
« Sont avares de leurs soldats
« Ils se disputent des états,
« Des peuples, des cités en cendre;
« Et tandis que, sous les couteaux,

« Le sang chrétien, à longs ruisseaux,
« Inonde la terre où nous sommes:
« Comme on partage des troupeaux,
« Les rois se partagent des hommes.

« Un récit qui s'efface, ou quelques vains discours,
« A des indifférents parlent de nos misères,
« Amusent de nos pleurs l'oisiveté des cours:
« Et nous sommes Chrétiens, et nous avons des frères,
« Et nous expirons sans secours!

« L'oiseau des champs trouve un asile
« Dans le nid qui fut son berceau,
« Le chevreuil sous un arbrisseau,
« Dans un sillon le lièvre agile;
« Effrayé par un léger bruit,
« Le ver, qui serpente et s'enfuit,

« Sous l'herbe ou la feuille qui tombe,
« Échappe au pied qui le poursuit....
« Notre asile à nous c'est la tombe!

« Heureux qui meurt chrétien! Grand Dieu, leur cruauté
« Veut convertir les cœurs par le glaive et les flammes,
« Dans le temple où tes saints prêchaient la vérité,
« Où de leur bouche d'or descendaient dans nos ames
« L'espérance et la charité.

« Sur ce rivage, où des idoles
« S'éleva l'autel réprouvé,
« Ton culte pur s'est élevé
« Des semences de leurs paroles.
« Mais cet arbre, enfant des déserts,
« Qui doit ombrager l'univers,
« Fleurit pour nous sur des ruines,

« Ne produit que des fruits amers,

« Et meurt tranché dans ses racines.

« O Dieu, la Grèce, libre en ses jours glorieux,

« N'adorait pas encor ta parole éternelle;

« Chrétienne, elle est aux fers, elle invoque les cieux :

« Dieu vivant, seul vrai Dieu, feras-tu moins pour elle

« Que Jupiter et ses faux dieux? »

Il chantait, il pleurait, quand d'une tour voisine

Un Musulman se lève, il court, il est armé.

Le turban du soldat sur son mousquet s'incline,

L'étincelle jaillit, le salpêtre a fumé,

L'air siffle, un cri s'entend..... l'hymne pieux expire.

Ce cri, qui l'a poussé? vient-il de ton esquif?

Est-ce toi qui gémis, Lévite? est-ce ta lyre

Qui roule de tes mains avec ce bruit plaintif?

Mais de la nuit déja tombait le voile sombre;
La barque, se perdant sous un épais brouillard,
Et sans rame, et sans guide, errait comme au hasard;
Elle resta muette et disparut dans l'ombre.

La nuit fut orageuse. Aux premiers feux du jour,
Du golfe avec terreur mesurant l'étendue,
Un vieillard attendait, seul, au pied de la tour.
Sous des flocons d'écume un luth frappe sa vue,
Un luth qu'un plomb mortel semble avoir traversé,
Qui n'a plus qu'une corde, à demi détendue,
Humide, et rouge encor d'un sang presque effacé.
Il court vers ce débris, il se baisse, il le touche....
D'un frisson douloureux soudain son corps frémit;
Sur les tours de Coron il jette un œil farouche,
Veut crier..... la menace expire dans sa bouche;
Il tremble à leur aspect, se détourne et gémit.

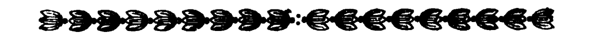
Mais du poids qui l'oppresse enfin son cœur se lasse;
Il fuit les yeux cruels qui gênent ses douleurs;
Et regardant les cieux, seuls témoins de ses pleurs,
Le long des flots bruyants il murmure à voix basse :
« Je t'attendais hier, je t'attendis long-temps;
« Tu ne reviendras plus, et c'est toi qui m'attends!



SEPTIÈME

MESSÉNIENNE.

7.



SEPTIÈME

MESSÉNIENNE.

PARTHÉNOPE ET L'ÉTRANGÈRE.

O femme, que veux-tu?—Parthénope, un asile.
—Quel est ton crime?—Aucun.—Qu'as-tu fait?—Des ingrats.
—Quels sont tes ennemis?—Ceux qu'affranchit mon bras;
Hier on m'adorait, aujourd'hui l'on m'exile.
—Comment dois-tu payer mon hospitalité?
—Par des périls d'un jour et des lois éternelles.

—Qui t'osera poursuivre au sein de ma cité?
—Des rois.—Quand viendront-ils?—Demain.—De quel côté?
—De tous... Eh bien! pour moi tes portes s'ouvrent-elles?
—Entre, quel est ton nom?—Je suis la Liberté!

Recevez-la, remparts antiques,
Par elle autrefois habités;
Au rang de vos divinités
Recevez-la, sacrés portiques;
Levez-vous, ombres héroïques,
Faites cortége à ses côtés.
Beau ciel Napolitain, rayonne d'allégresse,
O terre, enfante des soldats,
Et vous peuples, chantez; peuples, c'est la déesse
Pour qui mourut Léonidas.

Sa tête a dédaigné les ornements futiles,
Les siens sont quelques fleurs qui semblent s'entr'ouvrir;

Le sang les fit éclore au pied des Thermopyles,
Deux mille ans n'ont pu les flétrir.

Sa couronne immortelle exhale sur sa trace
Je ne sais quel parfum dont s'enivre l'audace;
Sa voix terrible et douce a des accents vainqueurs,
Qui ne trouvent point de rebelle.
Ses yeux d'un saint amour font palpiter les cœurs,
Et la vertu seule est plus belle.

Le peuple se demande, autour d'elle arrêté,
Comment elle a des rois encouru la colère.
« Hélas! répond cette noble étrangère,
« Je leur ai dit la vérité.
« Si jamais sous mon nom l'imprudence ou la haine
« Ébranla leur pouvoir, que je veux contenir,
« Est-ce à moi d'en porter la peine?

« Est-ce aux Germains à m'en punir ?

« Ont-ils donc oublié, ces vaincus de la veille,
« Ces esclaves d'hier, aujourd'hui vos tyrans,
« Que leurs cris de détresse ont frappé mon oreille,
« Qu'auprès d'Arminius j'ai marché dans leurs rangs.
« Seule, j'ai rallié leurs peuplades tremblantes,
« Et de la Germanie armant les défenseurs,
« J'ai creusé de mes mains, dans ses neiges sanglantes,
« Un lit de mort aux oppresseurs.

« Vengez-moi, justes Dieux qui voyez mes outrages!
« Puisse le souvenir de mes bienfaits passés
« Poursuivre ces ingrats, par l'effroi dispersés !
« Puissent les fils d'Odin errants sur les nuages,
« Le front chargé d'orages,
« La nuit leur apparaître à la lueur des feux,

« Et puissent les débris des légions romaines,
« Dont j'ai blanchi leurs plaines,
« Se lever devant eux!

« Que dis-je? Rome entière est-elle ensevelie
« Dans la poudre de leurs sillons?
« Mon pied, frappant le sein de l'antique Italie,
« En fait jaillir des bataillons.
« Rome, ne sens-tu pas, au fond de tes entrailles,
« S'agiter les froids ossements
« Des guerriers citoyens, que tant de funérailles
« Ont couchés sous tes monuments?

« Génois, brisez vos fers; la mer impatiente
« De vous voir secouer un indigne repos,
« Se gonfle avec orgueil sous la forêt flottante,
« Où vous arborez mes drapeaux. »

« Veuve des Médicis, renais noble Florence !
« Ouvre-moi tes bras triomphants,
« Préfère à l'esclavage, où dorment tes enfants,
« Ton orageuse indépendance.

« O fille de Neptune, ô Venise, ô cité
« Belle comme Vénus, et qui sortis comme elle
« De l'écume des flots, surpris de ta beauté !
« Épouvante Albion d'une splendeur nouvelle.
« Doge, règne en mon nom ; sénat, reconnais-moi ;
« Réveille-toi, Zéno ; Pisani, lève-toi :
« C'est la liberté qui t'appelle. »

— Elle dit : à sa voix s'agite un peuple entier.
Dans la fournaise ardente
Je vois blanchir l'acier ;

J'entends le fer crier
Sous la lime mordante;
L'enclume au loin gémit, l'airain sonne; un guerrier
Prépare à ce signal sa lance menaçante,
Un autre son coursier.

Le père chargé d'ans, mais jeune encor d'audace,
Arme son dernier fils, le devance et prend place
Au milieu des soldats.
Arrêté par sa sœur, qui rit de sa colère,
L'enfant dit à sa mère :
Je veux mourir dans les combats.

Que n'auraient-ils pas fait ceux, en qui la vaillance
Avait la force pour appui?
quel homme dans la fuite eût mis son espérance,

Et quel homme aurait craint pour lui
Cette mort, que cherchaient la vieillesse et l'enfance?

Ils s'écrièrent tous d'une commune voix :
« Assis sous ton laurier que nous courons défendre,
« Virgile, prends ta lyre et chante nos exploits;
« Jamais un oppresseur ne foulera ta cendre. »
Ils partirent alors ces peuples belliqueux,
Et trente jours plus tard, oppresseur et tranquille,
Le Germain triomphant s'enivrait avec eux
Au pied du laurier de Virgile.

La liberté fuyait en détournant les yeux,
Quand Parthénope la rappelle.
La déesse un moment s'arrête au haut des cieux;
« Tu m'as trahie; adieu, dit-elle,

Je pars.-Quoi! pour toujours?-On m'attend.-Dans quel lieu?
—En Grèce.—On y suivra tes traces fugitives.
—J'aurai des défenseurs.—Là, comme sur mes rives,
On peut céder au nombre.—Oui, mais on meurt; adieu! »



HUITIÈME

MESSENIENNE.

8.

HUITIÈME MESSÉNIENNE.

AUX RUINES DE LA GRÈCE PAYENNE.

O sommets de Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
O campagnes d'Athène, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux !

Doux pays, que de fois ma muse en espérance

Se plut à voyager sous ton ciel toujours pur!
De ta paisible mer, où Vénus prit naissance,
Tantôt du haut des monts je contemplais l'azur;
Tantôt, cachant au jour ma tête ensevelie
Sous tes bosquets hospitaliers,
J'arrêtais vers le soir dans un bois d'oliviers
Un vieux pâtre de Thessalie.
« Des dieux de ce vallon contez-moi les secrets,
« Berger, quelle déesse habite ces fontaines?
« Voyez-vous quelquefois les nymphes des forêts
« Entr'ouvrir l'écorce des chênes?
« Bacchus vient-il encor féconder vos coteaux?
« Ce gazon, que rougit le sang d'un sacrifice,
« Est-ce un autel aux dieux des champs et des troupeaux,
« Est-ce le tombeau d'Eurydice:
Mais le pâtre répond par ses gémissemens:
C'est sa fille au cercueil qui dort sous ces bruyères;

Ce sang, qui fume encor, c'est celui de ses frères
Égorgés par les musulmans.

O sommets de Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
O campagnes d'Athène, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux!

« Quelle cité jadis a couvert ces collines? »
« Sparte, » répond mon guide... Eh quoi! ces murs déserts,
Quelques pierres sans nom, des tombeaux, des ruines,
Voilà Sparte, et sa gloire a rempli l'univers!
Le soldat d'Ismaël, assis sur ces décombres,
Insulte aux grandes ombres
Des enfants d'Hercule en courroux.
N'entends-je pas gémir sous ces portiques sombres?
Mânes des trois cents, est-ce vous?...
Eurotas, Eurotas, que font ces lauriers-roses

Sur ton rivage en deuil, par la mort habité?
Est-ce pour faire outrage à ta captivité
Que ces nobles fleurs sont écloses?
Non, ta gloire n'est plus; non, d'un peuple puissant
Tu ne reverras plus la jeunesse héroïque
Laver parmi tes lis ses bras couverts de sang,
Et dans ton cristal pur sous ses pas jaillissant
Secouer la poudre olympique.
C'en est fait, et ces jours que sont-ils devenus,
Où le cygne argenté, tout fier de sa parure,
Des vierges dans ses jeux caressait les pieds nus,
Où tes roseaux divins rendaient un doux murmure,
Où réchauffant Léda, pâle de volupté,
Froide et tremblante encore au sortir de tes ondes,
Dans le sein qu'il couvrait de ses ailes fécondes,
Un dieu versait la vie et l'immortalité?
C'en est fait; et le cygne, exilé d'une terre

Où l'on enchaîne la beauté,
Devant l'éclat du cimeterre
A fui comme la liberté.

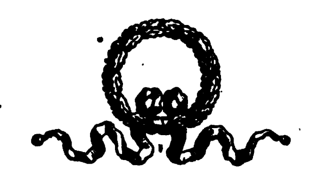
O sommets de Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
O campagnes d'Athène, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux!

Ils sont sur tes débris! Aux armes! voici l'heure
Où le fer te rendra les beaux jours que je pleure!
Voici la liberté, tu renais à son nom;
Vierge comme Minerve, elle aura pour demeure
Ce qui reste du Parthénon.
Des champs de Sunium, des bois du Cythéron
Descends, peuple chéri de Mars et de Neptune!
Vous, relevez les murs, vous, préparez les dards!

Femmes, offrez vos vœux sur ces marbres épars :
Là fut l'autel de la fortune.
Autour de ce rocher rassemblez-vous, vieillards :
Ce rocher portait la tribune ;
Sa base encor debout, parle encore aux héros
Qui peuplent la nouvelle Athènes.
Prêtez l'oreille.... il a retenu quelques mots
Des harangues de Démosthènes.
Guerre, guerre aux tyrans! Nochers, fendez les flots!
Du haut de son tombeau Thémistocle domine
Sur ce port qui l'a vu si grand ;
Et la mer à vos pieds s'y brise en murmurant
Le nom sacré de Salamine.
Guerre aux tyrans ! soldats, le voilà ce clairon
Qui des Perses jadis a glacé le courage !
Sortez par ce portique, il est d'heureux présage :
Pour revenir vainqueur par là sortit Cimon,

C'est là que de son père on suspendit l'image!
Partez, marchez, courez, vous courez au carnage,
C'est le chemin de Marathon!

O sommets de Taygète, ô débris du Pyrée,
O Sparte, entendez-vous leurs cris victorieux?
La Grèce a des vengeurs, la Grèce est délivrée,
La Grèce a retrouvé ses héros et ses dieux!



EPILOGUE.

ÉPILOGUE.

A vous, puissants du monde, à vous, rois de la terre,
Qui tenez dans vos mains et la paix et la guerre,
A vous de décider si, lassés de souffrir,
Les Grecs ont pris le fer pour vaincre ou pour mourir
Si du Tage au Volga, de la Tamise au Tibre,
L'Europe désormais doit être esclave ou libre.
Libre, elle bénira votre auguste équité;
Non qu'elle offre ses vœux à cette liberté,
Qui des plus saintes lois s'affranchit par le glaive,
Marche sans but, sans frein, sur des débris s'élève,

Triomphe dans le trouble, et, vantant ses bienfaits,
Pour un abus détruit enfante cent forfaits.
La sage liberté, qu'elle attend, qu'elle implore,
Qui préside à mes chants, que tout grand peuple adore,
Par le bonheur public affermit les états;
Créant des citoyens, elle fait des soldats,
Enchaîne la licence, abat la tyrannie,
Des pouvoirs balancés entretient l'harmonie,
Réunit les sujets sous le sceptre des rois,
Rapproche tous les rangs, garantit tous les droits,
Et, favorable à tous, de son ombre éternelle
Couvre jusqu'aux ingrats qui conspirent contre elle!
Ainsi le chêne épais reçoit sous ses rameaux,
Défend des feux du jour ces immondes troupeaux
Qui, cherchant à ses pieds leur sauvage pâture,
Des gazons soulevés flétrissent la verdure,
Insultent vainement dans ses profonds appuis

Ce tronc qui leur prodigue et son ombre et ses fruits,

Et les écraserait de ses vastes ruines

S'ils pouvaient de la terre arracher ses racines.



LIVRE SECOND.

POESIES DIVERSES.



DANAÉ.

. . . . Εὗδε βρέφος, εὑδέτω δὲ πόντος,
Εὑδέτω ἄμετρον κακόν.

SIMONIDE.

Les ministres fougueux du tyran d'Éolie,
Troublaient au loin les airs de leurs longs sifflements;
Et des rochers émus jusqu'en leurs fondements
Amphitrite insultait la cime ensevelie
Sous ses monts écumants.
Un torrent pluvieux s'échappait des nuages,
Et les pâles clartés que vomissaient leurs flancs

Sillonnaient les flots turbulents
De cet océan sans rivages.

Le front déja voilé des ombres du trépas,
Seule sur un esquif, Danaë gémissante
Levait au ciel ses yeux éteints par l'épouvante,
Ses yeux.... Son jeune fils reposait dans ses bras.
Enfin, avec transport, sur son cœur elle presse
Ce fils, l'unique objet de ses mornes douleurs,
Puis de ses froides mains doucement le caresse,
Et lui dit, le couvrant de baisers et de pleurs :

« Si jeune tu ne peux connaître
« Toute l'horreur de notre sort,
« Pauvre enfant, tu souris peut-être
« Au flot qui t'apporte la mort.

« Phébé, que ton céleste frère
« Abaisse ses regards sur moi;
« Fils de Latone, souviens-toi
« Des infortunes de ta mère.

« Hélas! rallumant son flambeau,
« Que l'Aurore tarde à paraître;
« Dieu! quelle nuit et quel berceau
« Pour un enfant qui vient de naître!

« O mon fils! il n'est plus d'espoir!
« Déja l'abyme nous dévore:
« Sur mon sein je te presse encore;
« Mais je ne dois plus te revoir. »

Cependant Jupiter a tressailli de crainte:
Pâle, il s'est élancé, le courroux dans les yeux

C'est un père, un amant, c'est le maître des dieux;
Il porte sur son front cette majesté sainte,
Qui consterne la terre et fait trembler les cieux.
La foudre à son aspect se tait épouvantée;
A ses pieds les autans déposent leur fureur;
De la voûte du ciel qu'elle avait insultée,
La mer précipitée
Dans ses gouffres sans fond retombe de terreur.
Il parle; Danaë tremble à sa voix chérie,
Se courbe sous sa gloire, et frissonne, et s'écrie :

« Grace, dieu redouté ne nous consume pas
« De l'éclat dévorant dont ta gloire est armée.
« Et toi, lève, ô mon fils, ta tête inanimée;
« C'est ton père, tends-lui les bras!

« Il m'exauce, aucun bruit ne frappe mes oreilles;

« La nuit a rallumé ses astres radieux;
« Tu souris, tes beaux yeux se ferment, tu sommeilles;
« Dors, mon fils, sur la foi des dieux. »

Elle dit, et l'esquif sous un ciel sans nuage,
Poussé par les zéphirs, glisse jusqu'au rivage.
Danaë, sur des fleurs, dépose son trésor,
Cet enfant qu'à regret les flots semblent lui rendre,
L'écoute respirer, l'entend, l'écoute encor,
Ne peut se lasser de l'entendre,
Et le cœur agité d'un doux frémissement,
Sentant son sein pressé par la bouche vermeille
De l'enfant qui s'éveille
Rend un pieux hommage à son céleste amant.



ANTIGONE ET ISMÈNE,

PLEURANT SUR LEURS FRÈRES.

Ἴτω δάκρυα
ἴτω γόος.
ESCHYLE.

ANTIGONE.

ECLATEZ, mes sanglots !

ISMÈNE.

Coulez, coulez, mes pleurs !

ANTIGONE.

Tu frappes et péris.

ISMÈNE.

En immolant tu meurs.

ANTIGONE.

Son glaive te renverse.

ISMÈNE.

Et sous ton glaive il tombe.

ANTIGONE.

Même âge.

ISMÈNE.

Même sang.

ANTIGONE.

Et bientôt même tombe.

O frères malheureux!

ISMÈNE.

Plus misérables sœurs!

ANTIGONE.

Éclatez, mes sanglots!

ISMÈNE.

Coulez, coulez, mes pleurs!

ANTIGONE.

Mes yeux se couvrent de ténèbres;
Mon cœur succombe à ses tourments.

ISMÈNE.

Ma voix lasse de cris funèbres,
S'éteint en sourds gémissements.

ANTIGONE.

Quoi! périr d'une main si chère!

ISMÈNE.

Quoi! percer le cœur de son frère!

ANTIGONE.

Tous deux vainqueurs!

ISMÈNE.

Vaincus tous deux!

ANTIGONE.

O récit qui me désespère!

ISMÈNE.

O, spectacle encor plus affreux!

ANTIGONE.

Où les ensevelir?

ISMÈNE.

A côté de leur père:

Il fut infortuné comme eux.

ANTIGONE.

O! mon cher Polynice!

ISMÈNE.

Étéocle! ô mon frère!

ENSEMBLE.

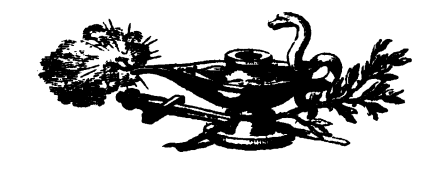
Et nous plus misérables sœurs!

ANTIGONE.

Éclatez, mes sanglots!

ISMÈNE.

Coulez, coulez, mes pleurs!





HYMNE A VÉNUS.

❦❦❦❦❦❦❦❦❦

. . . . Hominum divumque voluptas,
Alma Venus! LUCRÈCE.

VÉNUS, ô volupté des mortels et dès dieux!
Ame de tout ce qui respire,
Tu gouvernes la terre, et les mers, et les cieux,
Tout l'univers reconnaît ton empire!
Des êtres différents les germes précieux,
Qui dorment dispersés sous la terre ou dans l'onde,
Rassemblés à ta voix féconde,
Courent former les corps que tu veux enfanter.
Les mondes lumineux roulent d'un cours paisible,

L'un vers l'autre attirés, unis sans se heurter,
Par ton influence invisible!

Tu parais, ton aspect embellit l'univers:
Je vois fuir devant toi les vents et les tempêtes;
L'azur éclate sur nos têtes;
Un jour pur et divin se répand dans les airs.

L'onde avec volupté caresse le rivage;
Les oiseaux palpitants sous leur toît de feuillage,
Célèbrent leurs plaisirs par de tendres concerts.
Des gouffres de Thétis tous les monstres informes
Font bouillonner les flots amers
Des élans amoureux de leurs masses énormes.
Les papillons légers se cherchent sur les fleurs,
Et par un doux hymen confondent leurs couleurs.
L'aigle suit dans les cieux sa compagne superbe:

Les serpents en sifflant s'entrelacent sous l'herbe :
Le tigre dévoré d'une indomptable ardeur,
Terrible, l'œil sanglant et la gueule écumante,
Contemple, en rugissant d'amour et de fureur,
La sauvage beauté de son horrible amante.

Tout ressent de Vénus la puissante chaleur;
Tout produit : les vallons, les fleuves, les montagnes.
La rose se parfume et le chêne verdit;
Au fond de l'océan la perle s'arrondit,
Et les palmiers en fleurs fécondent leurs compagnes.

Cependant les Sylvains, brûlés des mêmes feux,
Pressent la nymphe palpitante
Qui tremble dans leurs bras nerveux,
Et de désir et d'épouvante !....

La déesse sourit aux mortels enchantés :

Elle entend s'élever du milieu des cités,
De l'épaisseur des bois, du sein des mers profondes,
Un murmure confus de cent bruits amoureux;
Et ce concert voluptueux,
Est l'hommage éternel des êtres et des mondes.



ODE.

....Neque harum, quas colis, arborum
Te, præter invisas cupressos
Ulla brevem dominum sequetur.
HORACE.

Déja l'aurore aux mains vermeilles,
Sème les roses du matin;
Va, jeune esclave, sous ces treilles
Porter les coupes du festin.
Que ces flacons dont la vieillesse
Promet à la soif qui nous presse,

Un nectar long-temps respecté,
Rafraîchis par des eaux limpides,
M'apportent dans leurs flancs humides
Le délire et la volupté.

C'est ainsi qu'une aimable ivresse,
Loin de moi chasse la douleur:
De mes jours la mort est maîtresse!
Je suis maître de mon bonheur.
Quand l'aveugle destin l'outrage,
Amis, le véritable sage
S'enveloppe de sa vertu.
Dédaignant la plainte importune,
Il rit, et boit à la Fortune,
Qui pensait l'avoir abattu.

Des beaux arbres qui m'ont vu naître,

Les cyprès doivent seuls un jour,
Derniers compagnons de leur maître,
Le suivre à son dernier séjour.
Mais que parfois la vigne encore,
Sur nos fronts que son jus colore,
Courbe ses fortunés berceaux,
Avant que le cyprès fidèle,
Balance son ombre éternelle
Sur le marbre de nos tombeaux.

O Naïs! par la mort cruelle,
Quand mon arrêt sera porté,
Approche, la douleur t'appelle,
Où t'appelait la volupté.
Réponds à ma voix défaillante,
Soulève ma tête tremblante,
De ton souffle viens m'embraser :

Ah! que sur tes lèvres de flamme
Je puisse déposer mon ame,
Que j'expire dans un baiser.

Alors que ma froide paupière
Pressera mes yeux à jamais,
O Naïs! pour faveur dernière,
Couronne-moi de myrtes frais.
Paré comme en un jour de fête,
Sur un bras inclinant ma tête,
Une coupe vide à la main;
J'offrirai la riante image
De ce convive heureux et sage,
Qui sommeille après un festin.

Toi-même à la clarté ravie,
Tu dois fermer tes yeux si beaux;

Mais un jour l'éternelle vie,
Sortira du sein des tombeaux.
Comme deux époux de la veille,
Qu'un tendre souvenir éveille
Aux premiers rayons du matin;
Surpris et charmés de renaître,
Ensemble nous verrons paraître
L'aurore d'un jour sans déclin.



A MES AMIS.

Fugaces.....
Labuntur anni. HORACE.

O mes amis, que ce banquet m'enchante!
J'aime ces jeux, ce désordre et ces cris,
Des vins fumants la pourpre étincelante,
Ces fruits épars et ces joyeux débris.

Dans soixante ans, quand l'âge impitoyable
Fera trembler les flacons dans ma main,
Puisse Bacchus nous rassembler à table,
Et nul de nous ne manquer au festin!

Nous chanterons d'une voix moins sonore;
Mais que Bacchus dicte nos derniers vers:
Buvons à lui, qu'un jus brûlant colore
Nos fronts pâlis par quatre-vingts hivers!

Plongeons nos sens dans une heureuse ivresse:
Le lierre, amis, sied bien aux cheveux blancs;
Ses rameaux verts couvrent de leur jeunesse
Les vieux ormeaux dépouillés par les ans.



L'ATTENTE.

Tutto con te mi piace,
Sia colle, o selva, o prato.
MÉTASTASE.

L'AURORE a chassé les orages:
D'un voile de pourpre et d'azur,
Elle pare un ciel sans nuage;
L'onde roule un cristal plus pur.

Sur un gazon humide encore,
Aux premiers regards du soleil,
La rose, se hâtant d'éclore,
Ouvre un calice plus vermeil.

Un zéphir plus doux la caresse;
Les oiseaux sont plus amoureux;
La vigne, avec plus de tendresse,
Embrasse l'ormeau de ses nœuds.

Dans ces retraites solitaires,
Tout s'embellit de mon espoir:
Frais gazons, beau ciel, onde claire,
Sauriez-vous qu'elle vient ce soir?





AU VALLON D'ARGENTOL.

Quàm juvat immites ventos audire cubantem

. . . .

Aut gelidas hibernus aquas quum fuderit Auster,

Securum somnos imbre juvante sequi.

Hoc mihi contingat!.... TIBULLE.

RETRAITE d'Argentol, vallon tranquille et sombre,

Qu'habitent le travail, la paix et le bonheur,

Que j'aime à respirer ce reste de fraîcheur,

A l'ardeur des étés échappé sous ton ombre!

Le zéphire se plait dans tes longs peupliers;

Çes monts, où deux forêts balancent leur verdure,
Environnent ton sein d'une double ceinture.
Courbez-vous sur mon front, rameaux hospitaliers,
Source fraiche où ma main recueille une onde pure,
Reviens par cent détours aux bords que tu chéris;
Poursuis, que ton murmure en charmant mes oreilles
Se mêle au bruit léger de cet essaim d'abeilles
Qui vole en bourdonnant sur les buissons fleuris.
Des chênes ébranlés mutilant les racines,
Puissent les noirs torrents, dont le cours inégal
Dans un lit de gravier gronde au pied des collines,
Ne jamais obscurcir ton paisible cristal!
Puissent le dieu des champs et ses nymphes divines,
Écarter loin de toi le chasseur inhumain,
Quand l'oreille aux aguets, sortant du bois voisin,
La biche au pied léger, ou le chevreuil timide,
Vient se désaltérer à ta source limpide.

Ah! si jamais le ciel, soigneux de mes plaisirs,
Fixe ma vie errante au milieu de ces plaines,
Je veux que leur enceinte enferme mes desirs,
Que mon travail soit libre ainsi que mes loisirs:
J'y veux couler en paix des jours exempts de peines.
Quand l'ardent Sirius blanchit l'azur des cieux,
Quel bonheur de fouler des herbes verdoyantes,
Ou dans les nuits d'hiver quand un vent pluvieux
Vient battre à coups pressés les vitres frémissantes,
De rêver à ce bruit qui vous ferme les yeux!
Si je meurs entouré de riantes images,
Je ne veux pour tombeau que ces gazons épais.
Les passants fatigués de quelques longs voyages,
Pourront s'y reposer sous des peupliers frais;
Mon ombre écartera de leur couche tranquille
L'insecte malfaisant, le reptile odieux:
Un regret, un soupir, en quittant ces beaux lieux,

Me paîront au-delà mes soins et mon asyle.

Voilà mes seuls désirs: puissent-ils plaire aux dieux!

O vallon fortuné, paisibles promenades,

Tout ce faste imposant que Paris va m'offrir,

Ces palais, ces jardins et leurs tristes nayades,

Du besoin de vous voir ne me sauraient guérir;

Entre vos monts altiers, au bruit de vos cascades,

Que ne m'est-il donné de vivre et de mourir!



A MON AMI***

EN LUI DEMANDANT, POUR UNE VIEILLE FEMME, UNE PLACE DANS UN HOSPICE.

Au secours d'une infortunée
La pitié m'appelle aujourd'hui,
Et je réclame ton appui
Pour adoucir sa destinée.

La faiblesse enchaîne ses pas;
Sur son front tremblant qui s'incline
L'âge accumule ses frimas:

Elle est bien vieille comme Alcine,
Pour sorcière, elle ne l'est pas.

Ami, sois donc sa providence :
Elle compte plus d'un rival;
Hélas! dans ce siècle fatal,
On trouve encor la concurrence
A la porte de l'Hôpital.

Mon astre, dit-on, me menace
D'y mourir aux dépens du Roi;
Pour elle accorde-moi la place,
Et la survivance, pour moi.



STANCES.

Θανεῖν μὲ δεῖ, κἂν μὴ θελῶ.
ANACRÉON.

Vivons heureux, la mort est sur nos pas,
Que du néant tout ici nous instruise,
Et la liqueur que notre soif épuise,
Et le cristal brisé dans nos ébats !
De ce flambeau la lueur passagère
Nous dit encor qu'il faut chasser l'ennui :
Buvons, amis, tandis qu'il nous éclaire ;
Chacun de nous peut mourir avant lui.

Que poursuivant des trésors incertains;
Le voyageur traîne une vie errante,
Dispute aux flots la perle transparente,
Et les parfums aux sables africains!
L'encens lointain caché dans la Libye
Vaut-il les fleurs dont se couvrent nos vins,
Et l'ambre épars aux rives de l'Asie
L'ambre doré qui rit sur les raisins?

Les descendants d'un comte ou d'un baron,
En char pompeux font voler la poussière.
Le médaillon qui brille à la portière,
Promène aux yeux l'éclat de leur blason;
Mais les coursiers gênés par mille entraves,
Étincelants d'une impuissante ardeur,
Du frein doré sont cent fois moins esclaves
Que nos barons de leur triste grandeur.

Qu'on porte envie au pontife romain,
Son corps glacé dans la pourpre frissonne,
Son front fléchit sous la triple couronne,
Les saintes clefs lassent sa faible main;
L'ennui l'assiége, et la goutte assassine,
Rongeant les nœuds de ses doigts inégaux,
Va se cacher sous la bague divine,
Dont la vertu guérit de tous les maux.

Quand l'urne d'or enfermait ses héros,
Rome honorait leurs ombres consulaires.
Pour leur bâtir des palais funéraires,
Elle épuisa les marbres de Paros.
Vaine grandeur! les ans dans leur naufrage
Ont entraîné ces pompeux monuments:
Anacréon n'a laissé qu'une page,
Qui flotte encor sur l'abyme des temps.

Lisons ses vers, imitons ses plaisirs.
Gais sans transports, délicats sans mollesse,
Sur nos besoins réglons notre sagesse;
En vains projets n'usons point nos désirs.
N'immolons pas notre belle jeunesse
Au fol espoir d'en prolonger le cours :
Enfin, rendons au néant, qui nous presse,
Des jours remplis plutôt que de longs jours.



LA DÉCOUVERTE
DE LA VACCINE,
POÈME.

LA DÉCOUVERTE DE LA VACCINE,

POÈME.

QUELS titres n'ont-ils pas à l'amour des humains
Ces mortels inspirés, dont les savantes mains
Pour nous de la nature ont percé les mystères,
Dans des cercles connus ont fait rouler les sphères,
Et, sondant l'infini, peuplé ses profondeurs
D'immobiles clartés et de feux voyageurs?

Leur sublime génie, à travers les nuages,
Osa ravir aux cieux le secret des orages;
A l'aide du cristal en prisme façonné,
Divisa les rayons du soleil étonné;
Expliqua des couleurs les brillants phénomènes,
Et de notre pensée agrandit les domaines.
Mais reculer l'instant qui nous plonge au tombeau,
Des misères de l'homme alléger le fardeau,
Détruire sans retour ce mal héréditaire,
Que l'Arabe a transmis au reste de la terre (1),
Qui trop souvent mortel, toujours contagieux,
D'une lèpre inconnue a frappé nos aïeux,
Qui n'épargne le rang, ni le sexe, ni l'âge,
C'est le plus beau laurier dont se couronne un sage.

---

(1) On sait que les soldats d'Omar apportèrent la petite vérole en Égypte, d'où elle se répandit dans le reste du monde.

Quelquefois le hasard nous prête son flambeau,
Pour éclairer nos pas dans un sentier nouveau.

Au fond du Glocester, dont les vertes campagnes
Nourrissent des taureaux les utiles compagnes,
Jenner opposait l'art à ce fléau cruel,
Tribut que la naissance impose à tout mortel.
Ses bienfaisantes mains prévenaient la nature,
Et, déposant au sein d'une heureuse blessure
Du poison éprouvé le germe moins fatal,
Transmettaient à la fois le remède et le mal (1).
C'est ainsi qu'avant nous les peuples de l'Asie
Préservaient ces beautés, trésors de Circassie,
Qu'un avide intérêt, par ce triste secours,

---

(1) Jenner inoculait à Berkley lorsqu'il découvrit la vaccine.

Aux ennuis du sérail condamnait pour toujours.

Mais c'est peu d'arrêter le torrent dans sa course,
Et Jenner plus heureux en doit tarir la source.
Le bien dans tous les arts n'est qu'un pas vers le mieux.
Tandis que dans Berkley ses loisirs studieux
Contemplent les troupeaux des fécondes génisses;
D'un mal, qui le surprend, les fraîches cicatrices
Ont fixé tout à coup ses yeux observateurs.
« Quelquefois, lui dit-on, de malignes humeurs,
« S'arrêtent sous les chairs de la mamelle ardente.
« Le trayon douloureux que la fièvre tourmente,
« Hérissé de tumeurs, couvert d'un pâle azur,
« Prodigue moins les flots de son lait encor pur (1),
« Et pressé par les doigts du berger trop avide,

(1) Le lait moins abondant n'éprouve aucune altération.

« Distille goutte à goutte une liqueur limpide (1).
« Ces venins pénétrants empoisonnent la main
« Qui brise leur prison et leur ouvre un chemin ;
« Mais sitôt qu'un pasteur en a senti l'atteinte,
« Il n'est plus tourmenté par la commune crainte :
« Le fléau dont vos soins viennent purger ces lieux,
« Émousse contre lui ses traits contagieux. »

Jenner entend ces mots et sa route est tracée.
Il marche, il touche au but que poursuit sa pensée.
Par le fer délicat dont il arme ses doigts,
Le bras d'un jeune enfant est effleuré trois fois.
Des utiles poisons d'une mamelle impure,
Il infecte avec art cette triple piqûre.

---

(1) La limpidité est un des caractères principaux qui distinguent le bon vaccin. (Husson.)

Autour d'elle s'allume un cercle fugitif.
Le remède nouveau dort long-temps inactif.
Le quatrième jour a commencé d'éclore,
Et la chair par degrés se gonfle et se colore.
La tumeur en croissant de pourpre se revêt,
S'arrondit à la base et se creuse au sommet.
Un cercle plus vermeil de ses feux l'environne;
D'une écaille d'argent l'épaisseur la couronne;
Plus mûre, elle est dorée, elle s'ouvre et soudain
Délivre la liqueur captive dans son sein.
Puisez le germe heureux dans sa fraîcheur première,
Quand le soleil cinq fois a fourni sa carrière.
Si la douzième nuit a commencé son cours,
Souvent il offrira d'infidèles secours.
A peine les accès d'une fièvre légère
Accompagnent les pas de ce mal volontaire,
Et l'ennemi secret par lui seul combattu,

Chassé de veine en veine, expire sans vertu.

O triomphe immortel dans les fastes du monde!
Beauté, fille des cieux, toi, dont la main féconde
Se plaît à varier ses trésors enchanteurs,
Joint la forme élégante à l'éclat des couleurs,
Imprime au front de l'homme une mâle noblesse,
Et d'un sexe adoré fait régner la faiblesse;
Premier lien des cœurs et volupté des yeux,
Beauté, toi dont l'éclat, sur des traits gracieux,
Détruit avant le temps, passait comme un sourire,
Nous pourrons désormais prolonger ton empire.

Mais le bruit du prodige à Londres se répand.
Recueilli dans la plaie, un philtre bienfaisant,
Fixé sur des tissus, prisonnier sous le verre,

Sans perdre son pouvoir traverse l'Angleterre.
Pour Jenner chaque épreuve est un succès nouveau.
Vainqueur, devant ses pas il chasse le fléau.
En vain dans ses fureurs une ignorance altière,
Un bandeau sur les yeux, insulte à la lumière;
Le fanatisme, en vain contre lui déclaré,
Environne l'erreur de son rempart sacré;
Où règne la raison, l'erreur est sans défense,
L'Angleterre examine, approuve et récompense.
L'Anglais, né libre et fier, aime la vérité;
Il la cherche, il la trouve, il marche à sa clarté.
Estimé des Français, il leur doit son estime;
Mais avare en tout temps d'un tribut légitime,
Sans accorder l'éloge, il le veut obtenir.
Rivaux, si l'intérêt à pu nous désunir,
La justice en nos cœurs ne dut jamais s'éteindre:
Deux grandes nations s'admirent sans se craindre!

Voyez loin d'Albion ces Anglais courageux,
A travers les écueils, sur les flots orageux,
Du secret de Jenner propageant les merveilles,
Semer sur d'autres bords l'heureux fruit de ses veilles.
Fendez le sein des mers, hardis navigateurs!
Les Autans enchaînés suspendent leurs fureurs;
Un Dieu veille sur vous, un Dieu doit vous conduire.
Abandonnez la voile au souffle du zéphire,
Le ciel est pur, la nuit prodigue ses flambeaux,
Et les sœurs de Thétis entraînent vos vaisseaux!
Déja vous atteignez, par delà le tropique,
Le vaste continent que baigne l'Atlantique.
Le vaccin voyageur parcourt ces bords lointains,
Où le moka doré mûrit pour nos festins,
Et ces vallons peuplés de jeunes bayadères,
Dont Madras a tissu les parures légères.
Il pénètre à Bagdad, aux murs de Bassora

Que le myrthe enrichit des larmes de Myrrha,
Dans ces champs, ou de loin le voyageur admire
Quelques débris épars des grandeurs de Palmire,
Aux lieux où Constantin a fondé ses remparts,
Et sous le ciel glacé de l'empire des Czars.

Mais volons sur ses pas aux rives de la France.
Le bruit de ses bienfaits vainement le devance;
La folle confiance, aux regards effarés,
Adopte les récits par l'effroi consacrés.
Des crimes de Jenner quelle absurde chronique!
L'un croit trouver la mort dans ce philtre magique;
L'autre croit voir sa fille, errante aux pieds des monts,
Fouler, nouvelle Io, le thym et les gazons (1);

---

(1) Quelques habitants de la campagne, même dans les environs de Paris, ont poussé la folie jusqu'à croire que le

Et chacun s'obstinant dans l'erreur qui l'obsède,
Veut expirer du mal, par la peur du remède;
Un plus hardi paraît, et seul mieux inspiré,
Hasarde un premier pas trop long-temps différé.
Son audace est heureuse, un autre se rassûre;
Un troisième après lui veut tenter l'aventure.
Chaque jour est marqué par de nombreux essais:
Paris donne l'exemple au reste des Français;
Aux leçons de Paris la province est docile,
Et bientôt le village ose imiter la ville.

Loin du toît fastueux par le riche habité,
J'ai vu dans les hameaux la sainte humanité,

---

vaccin pouvait leur faire prendre la forme de l'animal qui le fournit.

A des travaux pieux consacrant ses lumières,
De la contagion affranchir les chaumières :

Quand sous l'humble clocher du temple villageois,
L'airain qui frappe l'heure avait frémi deux fois ;
Vêtu, comme aux beaux jours, de sa blanche tunique,
Le chantre précédé d'un tambour pacifique,
Du docteur redouté proclamait le retour,
Femmes, enfants, vieillards se pressent à l'entour.
Ce mortel si terrible à leurs yeux se présente.
Ses regards paternels dissipent l'épouvante ;
Il rassure la mère, il sourit aux enfans,
Il prédit au vieillard qu'il doit vivre cent ans.
Sous le chaume bientôt la foule se rassemble ;
On entre, on est assis, de nouveau chacun tremble.
Ils repondent par ordre à l'appel du pasteur ;

Une bourse à la main, de loin le bon docteur
Montre au plus intrépide un prix de sa vaillance;
Le magister sourit d'un air de défiance,
Et les traces d'un mal, qu'il a trop mérité,
Ont gravé sur son front son incrédulité.
L'instant fatal approche; il faut qu'on se décide...
Des assistants nombreux quel est le moins timide?
Qu'il se signale!... Il vient; tous au fer menaçant
Vont offrir tour à tour un bras obéissant.
Debout au milieu d'eux le Nestor du village,
Tout bas par ses discours affermit leur courage.
Une mère l'écoute, et les pleurs dans les yeux,
Inquiète, à son fils adresse ses adieux,
Le présente au docteur et soudain le retire,
Puis le présente encor, se détourne et soupire.
L'un affecte un grand cœur que son trouble dément;
L'autre rougit, pâlit et pleure franchement;

Leur voisin en héros affronte la piqûre,
Après ce bel exploit, plus fier de sa blessure,
Qu'un vieux soldat français mourant pour son pays
Dans les champs de Rocroi, de Lens ou d'Austerlitz.

Cependant à regret leur bienfaiteur les quitte.
Quelques jours écoulés, un soir il les visite.
Ce n'est plus la terreur qu'il fait naître aujourd'hui :
Ses malades charmés sautent autour de lui;
Le plus jeune d'entre eux l'embrasse et le caresse ;
Leurs visages vermeils respirent l'allégresse ;
Ils devancent ses pas d'un air leste et dispos.
Leurs compliments naïfs, leurs aimables propos,
La verdeur des vieillards, la fraîcheur de leurs filles,
La joie et la santé de toutes les familles,
Attestent le pouvoir d'un art libérateur,

Et tous, sans le connaître, en bénissent l'auteur.

. . .

Adopte ce bienfait, ô France! ô ma patrie!
Après tant de revers qui ne t'ont pas flétrie,
En dépit des vainqueurs, forcés de t'admirer,
Quel beau siècle pour toi semble se préparer!
Je vois de toutes parts une race nouvelle
S'élever dans ton sein plus nombreuse et plus belle,
La nature vaincue en respecte la fleur.
Plus tard étincelants de grace et de vigueur,
Ces jeunes nourrissons peuplent tes champs fertiles;
Laboureurs au village, artisans dans les villes,
Par l'équité sévère armés du fer des lois,
Admis à la tribune à discuter nos droits,
Ardents, prêts à donner tous les trésors de l'Inde,
Pour les lauriers de Mars ou les palmes du Pinde!
Croissez, nobles enfants, l'espoir du nom français,

14.

Par la guerre illustrés, soyez grands dans la paix.
Si quelque roi jaloux insulte à votre gloire,
Couronnez votre front d'une double victoire :
Régnez par les beaux arts sur ses peuples soumis,
Et restez sans rivaux comme sans ennemis.



ÉPITRE.

.... Et proposui in animo meo quærere et investigare sapienter de omnibus quæ fiunt sub sole. Hanc occupationem pessimam dedit Deus filiis hominum, ut occuparentur in eâ. (Ecclesiastes, cap. I).



ÉPITRE

A MESSIEURS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

SUR CETTE QUESTION:

L'ÉTUDE FAIT-ELLE LE BONHEUR DANS TOUTES LES SITUATIONS DE LA VIE?

Illustres héritiers du sceptre académique,
Tous égaux en pouvoir, vous dont la république
Offre aux regards, surpris de cet accord heureux,
Quarante souverains qui sont unis entre eux;
Souffrez que la Sorbonne, armée à la légère,

Hasarde contre vous un combat littéraire.
Le bonnet de docteur couvre mes cheveux blancs,
Et pour argumenter je monte sur les bancs.

Des neuf Vierges du Pinde éloquents interprètes,
Le ciel vous a dotés de ses faveurs secrètes;
Vous avez vu les fruits de vos nobles travaux
D'un public idolâtre emporter les bravos:
Soit que les yeux en pleurs sur la scène il contemple
Benjamin, Clytemnestre et les héros du Temple;
Que deux amis rivaux, pour corriger Paris,
Reproduisent Térence, et Plaute en leurs écrits;
Soit que vous décriviez, sur le mont d'Aonie,
Les doux travaux des champs et les lois d'Uranie;
Que la grave Clio vous prête son burin,
Ou qu'Apollon vous guide, un Homère à la main.
Je le sais, une étude et constante et profonde

Des triomphes pour vous fut la source féconde.
L'étude, à vous entendre, est un divin secours;
De l'existence entière elle embellit le cours....
Rebelle sur ce point, pardonnez si ma plume,
Prouve que ces plaisirs sont mêlés d'amertume;
Que semblable à ce mets du bossu Phrygien,
L'étude est un grand mal comme un souverain bien.
Le besoin de parler m'entraîne à contredire;
Je suis vieux et docteur, passez-moi mon délire.

Heureux, heureux le temps où les premiers humains
Du temple de mémoire ignoraient les chemins!
Non pas qu'au siècle d'or ma muse les couronne
Des éternelles fleurs d'un printemps monotone;
Non que je prise fort l'innocence des mœurs,
Qui dans un lourd repos assoupit nos humeurs,
Éteint des passions les flammes immortelles;

Il n'est point de grandeur, point de bonheur sans elles.
Humains, j'aime à vous voir en ce siècle vanté
Jouir avec excès de votre liberté.
Dans de vieux préjugés votre esprit à la gêne
N'était pas en naissant accablé sous sa chaîne;
Vous n'aviez point payé, par d'arides travaux,
Les tristes visions qui troublent nos cerveaux;
De la nature encor vous respectiez les voiles;
Qui de vous disputait sur le cours des étoiles?
Le fanatisme ardent, qui parle au nom du ciel,
Ne gonflait point vos cœurs d'arrogance et de fiel;
Des sectes et des lois dédaignant l'esclavage,
Vous réfléchissiez moins, vous sentiez davantage.
Votre amour est farouche et tient de la fureur;
Votre prompte justice imprime la terreur;
Mais dans l'aspérité de vos vertus naïves,
Brillent du naturel les traces primitives.

J'admire plus cent fois ce lion furieux,
Qui, la gueule béante et le sang dans les yeux,
Les ongles tressaillant d'une effroyable joie,
Suit son instinct féroce et déchire sa proie,
Que ces ours baladins, sous le bâton dressés,
Étalant aux regards leurs ongles émoussés,
Leur gueule sans honneur, que le fer a flétrie,
Attributs impuissants d'une race avilie.

Las d'un libre destin, las de sa dignité,
L'homme sur ses autels plaça la vanité.
Le front chargé d'ennuis l'étude prit naissance,
Et l'erreur à sa voix détrôna l'ignorance.
L'homme a dit (1): « Je sais tout et j'ai tout défini;

---

(1) Locutus sum in corde meo, dicens : Ecce magnus effectus sum, et præcessi omnes sapientiâ qui fuerunt antè

« J'ai pour loi la raison, pour borne l'infini.
« L'étude me ravit à des hauteurs sublimes :
« De ce globe étonné j'ai sondé les abymes :
« Cet élément subtil dont il roule entouré ;
« Ce feu, de tous les corps le principe sacré ;
« L'onde qui les nourrit de ses flots salutaires,
« N'ont pu contre mes yeux défendre leurs mystères.
« Est-il quelques secrets, cachés au fond des cieux,
« Que n'ait point pénétré mon regard curieux ?... »
Moins fier de sa raison, il eût mieux dit peut-être :
« J'ai su tout expliquer, ne pouvant tout connaître. »
L'insensé! quels combats il s'épuise à livrer,

---

me in Jerusalem : et mens mea contemplata est multa sapienter, et didici.

Dedique cor meum ut scirem prudentiam atque doctrinam errores et stultitiam ; et agnovi quod in his quoque esset labor et afflictio spiritûs. (Ecclesiastes, cap. I.)

Pour détruire un mensonge ou pour le consacrer!
Que d'efforts malheureux, que de veilles stériles!
Qu'il érige à grands frais de systêmes fragiles!
Ptolémée, illustré par cent travaux divers (1),
Dans un ciel de crystal fait tourner l'univers.
D'autres, soumettant tout aux lois de Polymnie (2),
Des cercles étoilés ont noté l'harmonie.
Si le temps nous éclaire et les a réfutés,
Le temps de mille erreurs a fait des vérités.
Tout le savoir humain n'est qu'un grand labyrinthe.

---

(1) Ptolémée, surnommé le Très-Sage et le Divin, supposa l'existence d'un dernier ciel de crystal qui imprimait le mouvement à tous les autres.

(2) On connaît les idées des anciens sur l'harmonie des corps célestes. Pythagore et ses disciples avaient représenté par les sept notes de la musique les sept planètes alors connues.

L'étude nous conduit dans cette obscure enceinte;
De son fil embrouillé, qui s'allonge toujours,
On suit péniblement les tortueux détours;
Le voyageur perdu marche de doute en doute,
Et sans se retrouver expire sur la route.

A peine un faible enfant, échappé du berceau,
A brisé ces liens qui révoltaient Rousseau,
Les Quatre Facultés, dont la voix l'endoctrine,
Épouvantent ses yeux de leur manteau d'hermine.
Certes, quand la frayeur hâte ses premiers pas,
Le chemin qu'il parcourt a pour lui peu d'appas.
Ne maudissiez-vous point Sophocle et Stésichore,
Quand, leurs vers à la main, vous ignoriez encore
Que vous deviez un jour chez nos derniers neveux
Leur disputer l'honneur d'être maudits comme eux.

Mais du collége enfin foulez aux pieds les chaînes.
O liberté! sans toi les plaisirs sont des peines!
Quel destin vous attend, si de la vérité
Le flambeau redoutable est par vous présenté!
Que de petits esprits, jaloux de noms célèbres,
Prendront contre le jour parti pour les ténèbres!
Leur nombre dangereux fait leur autorité:
Les sots depuis Adam sont en majorité.

. . . .

La divinité même inspire Anaxagore (1);
D'un exil flétrissant l'arrêt le déshonore.
Les rêves d'Aristote abusaient nos aïeux:

(1) Anaxagore soutint le premier qu'une intelligence divine avait présidé à l'arrangement de l'univers. Les prières de Périclès, son élève et son ami, ne purent lui épargner a honte d'être chassé d'Athènes, comme un impie.

Galilée indigné change l'ordre des cieux.
Sans pitié loin du centre il rejette la terre,
Du soleil par sa marche il la rend tributaire....
N'a-t-il pas expié par trois ans de prison
L'inexcusable tort d'avoir trop tôt raison.

Répondez : que servit aux maîtres de la lyre
De suivre les écarts d'un immortel délire ?
Faut-il d'un seul exemple attrister vos regards ?
Le siècle de Louis, le siècle des beaux-arts,
N'accorda qu'à regret, vaincu par la prière,
Du pain au grand Corneille, une tombe à Molière.
Nourrissez donc le feu de vos nobles desirs ;
Immolez à l'étude, état, repos, plaisirs,
Veillez, jeunes auteurs, pour qu'un jour d'injustice
De dix ans de travail renverse l'édifice.

Je veux qu'un beau succès couronne votre orgueil;
Un peuple d'ennemis vous suit jusqu'au cercueil.
Triste sort des talents! La noire calomnie
Flétrit de ses poisons le laurier du génie;
Mille insectes impurs en rongent les rameaux,
Et, comme le cyprès, c'est l'arbre des tombeaux.

Vous qu'Apollon choisit pour siéger dans son temple,
Oserai-je en passant vous citer votre exemple?
Que de fois la critique a de son trait cruel
Effleuré jusqu'au vif votre cœur paternel!
Que de fois l'indigence au fond de votre asyle,
Sans feu, durant l'hiver, fixa son domicile,
Quand vous n'osiez encore, humbles dans votre orgueil,
Aspirer aux honneurs de l'immortel fauteuil.

Mais sortez, direz-vous, du temple de mémoire;

Cessez d'unir l'étude à l'amour de la gloire....
Vous m'avez prévenu; c'est dans l'obscurité
Que l'étude est un pas vers la félicité.
La verité m'attire, et, soigneux de me taire,
Je la cherche, la trouve, et la cache au vulgaire...
La cacher! à ce mot vous répondez soudain,
Comme l'eût fait Caton dans le sénat romain.
« La cacher! il le faut, si sa clarté peut nuire;
« Mais au pied du bûcher dût-elle te conduire,
« Si tu conçois l'espoir d'être utile aux humains,
« Parle, aux fers des tyrans cours présenter tes mains.
« Parle, c'est ton devoir; philosophe à quel titre
« Du bonheur des mortels te rendrais-tu l'arbitre?
« Tu pâlis.... de quel droit priver des malheureux
« De ce dépôt sacré qui t'est commis pour eux?
« La gloire n'est, dis-tu, qu'une illustre fumée?
« Il s'agit d'une dette, et non de renommée.

« Parle au prix de tes jours; le sacrifice est grand,
« Mais tu te l'imposais toi-même en t'éclairant.
« Ton honneur, ton pays, le monde le réclame,
« Meurs donc infortuné pour ne pas vivre infâme. »

L'alternative est grave, et, parmi vous, je crois
Qu'on eût vu Fontenelle hésiter sur le choix.
Un auteur fut souvent brûlé pour un bon livre;
Il est beau d'être lu, mais il est doux de vivre.
Je suis sexagénaire et crains de m'exposer;
Que j'arrive à cent ans, et je veux tout oser.
Voilà mon sentiment, Messieurs, ne vous déplaise.
Je le redis encor, retranché dans ma thèse :
Comme ce roi Janus qu'adora l'univers,
L'étude offre à mes yeux deux visages divers.
L'un est bouffi d'orgueil, mais pâle de tristesse;

L'autre, calme et riant, ressemble à la sagesse.
Le sage qui la suit, prompt à se modérer,
Sait boire dans sa coupe et ne pas s'énivrer.
Quel que soit de nos jours ou l'éclat ou le nombre,
L'existence de l'homme est le rêve d'une ombre (1) :
Veux-tu donc l'embellir ce rêve passager ?
Pourquoi chercher au loin un bonheur mensonger ?
Livre-toi tout entier à la douceur secrète
D'ensevelir ta vie au fond d'une retraite.
Sans t'épuiser en soins, sans te perdre en projets,
Laisse errer ton esprit sur la fleur des objets ;
Repoussant loin du mien l'aliment qui l'accable,
Je cherche à le nourrir d'une science aimable.
J'exerce ma raison avec timidité ;

---

(1) Σκιᾶς ὄναρ ἄνθρωποι. (Pindare.)

J'adore sans orgueil la sainte vérité.
Virgile ou Cicéron m'enflamme à son génie;
Ils me font tour-à-tour fidèle compagnie.
Que j'aime Cicéron lassé du consulat,
Préférant Tusculum aux pompes du sénat;
Entouré de faisceaux, je l'admirais dans Rome;
Là, je vois l'homme heureux qui vaut bien le grand homme.

Le sort m'a-t-il repris ses présents incertains,
L'étude moins trompeuse adoucit mes chagrins;
De mes sens agités calme l'inquiétude,
Dissipe mes ennuis, peuple ma solitude.

O Champs de la Neustrie, ô fertiles vallons!
Quand la fraîcheur du soir descend du haut des monts,
Sous des pommiers en fleurs, à l'ombre des vieux chênes,

Laissez-moi m'égarer aux bords de vos fontaines.
L'aspect de l'univers m'élève à son auteur;
Il me révèle un Dieu, mais un Dieu bienfaiteur.
J'apprends à mépriser cette horreur fantastique
Qu'au chevet des mourants plaça la politique.
Doit-on dans ses décrets prévenir l'Éternel ?
Mortel, songe à toi-même en jugeant un mortel;
Et, faible comme lui, ne sois pas plus sévère,
Que ce Dieu qui pardonne ou qui punit en père.
Avons-nous à pleurer la perte d'un ami?
Notre esprit est plus fort par l'étude affermi.
Que c'est bien à mon sens la volupté suprême
D'oublier les humains, de descendre en soi-même
De fixer dans son cœur, trop long-temps combattu,
L'inaltérable paix que donne la vertu.
Fais-toi donc de te vaincre une douce habitude;
Oui, consacre ta force à cette noble étude;

Elle est digne de l'homme, elle mène au bonheur :
Apprends, pour être heureux, à devenir meilleur.

Mais je vous vois sourire, auguste Aréopage ;
« Docteur, me dites-vous, c'est raisonner en sage :
« Pour vous l'étude obscure a seule des douceurs ;
« Vous rimez cependant en blâmant les Neuf Sœurs.. »
J'entends, brûlez mes vers. Dans l'ardeur d'un beau zèle,
Je condamnais la gloire et l'étude avec elle.
Ingrat, je blasphémais ; leurs rêves séduisants
D'un orgueilleux espoir caressaient mes vieux ans,
Me promettaient déja cette palme éclatante,
Digne prix qu'Apollon par vos mains nous présente ;
Dans mon cœur épuisé réveillaient des désirs,
Et réfutaient mes vers en charmant mes loisirs ;
J'étais heureux enfin. Dans cette triste vie,

Où de revers si prompts la victoire est suivie ;
Où nos plus doux plaisirs deviennent nos bourreaux,
L'étude, après l'amour, est le meilleur des maux.



TABLE.

LIVRE II. — POÉSIES DIVERSES.





